vre, auteur du monument projeté ; le docteur Douvrin, André Mallié de Pouchevile, etc., etc.

LE LIEU DE LA CÉRÉMONIE

Sur un vaste terrain qui s'étend en face de la Mairie, doit être érigé le monument magnifique qui rappellera donc les siècles futurs la glorieuse date du 20 juillet 1214.

Une tribune décorée avec goût est installée sur l'un des côtés de ce champ, elle permettra aux autorités de braver toutes les ardeurs de la canicule. Au bas de la tribune on admire le dessin du monument conçu par les talentueux artistes que sont MM. Cordonnier, architecte et Hippolyte Lefebvre, sculpteur. On y voit un énorme fronton de granit surmonté d'une groupe de bronze, représentant Philippe-Auguste terrassant Otton IV. Ce superbe projet d'une œuvre gigantesque, excite l'admiration de tous.

Les divers détachements de toutes armes dont la présence rehausse l'apparat de cette cérémonie et les délégations des Sociétés se massent aux emplacements qui leur ont été désignés.

A droite de la tribune officielle, dans le fond, se trouvent un escadron du 6e chasseurs à cheval ; une section du train des Equipages ; une demi-batterie du 15e d'artillerie ; puis plus près, un bataillon du 43e et le bataillon des Canonniers sédentaires ; en face de la tribune, à la place d'honneur, étincelle de ses cent cuirasses, un escadron du 9e cuirassiers de Pousi ; à gauche de la tribune, sont groupées la musique du 43e d'infanterie, les délégations des sociétés autrentes, dont les bannières et drapeaux flottent au vent :

Fédération des Anciens Militaires mutualistes du département du Nord ; Vétérans de l'Armée de mer et coloniale ; les Anciens militaires du 73e régiment d'infanterie ; 148e section des Vétérans des armées de terre et de mer de Lille ; une délégation des Fils des Trouvères, avec son président, M. Emile Legrand ; Chorale « Les XXX » ; les Anciens du 110e régiment d'infanterie ; la 558e section des Vétérans des armées de terre et de mer, puis la musique du 43e régiment d'infanterie ; la musique et le bataillon des canonniers sédentaires ; le bataillon du 43e d'infanterie et la section des anciens artilleurs du Nord et son président, M. Edmond Delaître.

Quelques gendermes à cheval qui assurent le service d'ordre, complètent le magnificence du spectacle.

L'ARRIVÉE DU CORTEGE OFFICIEL

Soudain retentit le commandement de « Présentez les Armes », lancé par le général Marjoulet, commandant la 1re brigade d'infanterie, sous le commandement duquel sont placées les troupes assistant à la cérémonie. La sonnerie « Au drapeau » retentit, puis la sonnerie « A l'Elendard ».

Les personnages officiels, les membres du Comité, quelques officiers de réserve prennent place sur la tribune, cependant que le général Franchet d'Esperey passe à pied, la revue des troupes figées au « Garde à vous » et que la martiale « Marseillaise » retentit, jouée par la musique du 43e que dirige son chef, M. Mayeur.

La revue terminée, M. Deheu s'avance sur le devant de la tribune. Il souhaite la bienvenue, à M. Etienne Lamy, qui représente l' « Illustre Compagnie », le général Franchet d'Esperey, délégué du ministre de la Guerre ; le représentant du Gouvernement ; le général Deslontaines, en qui il est heureux de retrouver un « enfant de Bouvines ».

Puis il s'incline devant les descendants des chevaliers qui vainquirent à Bouvines, qui sont venus, en ce jour, rendre hommage à la mémoire de leurs vaillants ancêtres et s'honorent de leur présence, cette solennité patriotique.

LE DEFILE

Immédiatement après le discours de M. Deheu, tes troupes qui sont alitées se massent dans le fond s'apprêtent pour défiler devant la tribune officielle.

Puis le défilé commence : La musique des Canonniers Sédentaires ouvre la marche, suivie du bataillon commandé par le capitaine Gruszet. On acclame longuement nos sympathiques canonniers. Le général Marjoulet qui commande le défilé se poste face à la tribune officielle, de l'autre côté du terrain. Viennent ensuite : le musique du 43e et un bataillon du même régiment, qui précède le colonel Proye. Ensuite, dans l'ordre, défilent successivement, une section du train des Equipages, sous les ordres du lieutenant Miesch ; une section du 15e d'artillerie ; un escadron du 6e chasseurs à cheval, en avant duquel cavacole le colonel de Grammont, commandant le régiment ; un escadron du 9e cuirassiers de Douai. Les délégations des Sociétés d'Ancienne Militaires, avec leurs drapeaux ou étendards, ferment la marche.

LA POSE DE LA PREMIERE PIERRE

Le défilé terminé, les barrages sont rompus et la foule vient s'amasser, se presser autour de la corbeille fleurie, au centre de laquelle se trouve scellée la traditionnelle pierre évidée.

Dans l'alvéole ont été placés une cruche de bière, des pièces de monnaies en millésime actuel, des parchemins.

Successivement, chaque personnage officiel dépose, avec une truelle, un peu de ciment au joint de la pierre, puis regagne sa place à la tribune officielle.

LES DISCOURS

M. Crépy-Saint-Leger, président de Cérémonie, prend alors la parole ; il fait le récit de la bataille de Bouvines et parle de l'organisation des fêtes et du monument qui sera grandiose et sera pour chacun, « la personnification même de la Patrie ».

A son tour, M. Etienne Lamy, sanglé dans son habit d'académicien, exalte les faits des héros de Bouvines et les vertus de ceux qui firent de ce coin de terre, le « berceau de la Patrie ».

Nous reproduisons l'exorde et le péroraison de ce discours, admirable de fond et de forme :

DISCOURS DE M. ETIENNE LAMY

« Bouvines, dit-il, était au matin du 20 juillet 1214, le nom d'un petit village et devint, avant le soir, le nom d'une grande bataille. Sept heures suffirent à les Français pour élever, selon le belle expression de nos pères, « un temple de mémoire » encore intact après sept siècles.

« Cette stabilité de gloire serait juste, n'y eût-il à admirer ici que l'œuvre guerrière. Il est superflu de vous rappeler par les détails l'événement : un courage calme que ne trouble pas la différence démesurée du nombre ; un art d'attirer l'ennemi hors de ses défenses marécageuses pour la conduire, en se faisant poursuivre, au terrain accidé et favorable ; une inspiration de prévoir l'infanterie adverse qui, si elle se concentre, nous écrasera par sa masse et de la fixer sur place par les attaques de notre cavalerie ; une offensive continue, qui, à la fois furieuse et ordonnée, ébranle d'abord la gauche ennemie, la rompt pour se jeter sur le centre, le disjoint, leur achever la destruction de la droite, et accable d'une force qui s'accumule les groupes isolés de l'adversaire ; vingt-cinq mille Français et leur roi victorieux de quatre-vingt mille Anglais, Flamands et Germains, conduits par leur empereur ; et rompue la première des coalitions nouées contre la France.

« Voilà Bouvines, et Bouvines est davantage. Il y a un conseil des armes qui les réunit pour leur éclat, leur tranchant et leur trempe, trouve la force belle en soi et se borne à étudier dans les guerres l'art des cronnités efficaces. Qui mesure le rang des batailles au nombre des morts n'a pas de motifs pour saluer Bouvines d'un hommage privilégié. Si la religion de notre épée cherchait seule un repoire, elle n'aurait pas besoin de remonter sept siècles. Les rencontres ne manquent pas où les combattants furent plus nombreux, et plus impitoyable le massacre. Mais est-ce tout de savoir combien d'hommes tuèrent, et comment ? N'est-ce rien de savoir pourquoi ils offraient leur vie ? Si, par cupidité ou magnificence seule ils se disputèrent, sur le sol, la place de leurs tombes, ou, dans le souvenir, une renommée vide comme un écho, cette gloire est vaine et parfois méprisable. Mais que les armes soient venues au secours d'intérêts généraux durables, universels, le guerre emprunte sa grandeur à la grandeur des causes servies. Dans la hiérarchie des gloires, le primauté n'appartient jamais à la destruction. Les vraies victoires ne sont pas seulement des calculs, et d'autant plus superbes qu'ils recouvrent plus de cadavres. Les vraies victoires sont surtout des berceaux, d'autant plus sacrés qu'ils enfantent plus d'avenir. Et la plus complète de celles qui, par le fer et le sang, ont multiplié le mort, ne vaut aucune de celles qui, par le fer et dans le sang ont créé de la vie. Bouvines est, dans la mémoire des hommes, au premier rang des batailles, parce que nul succès de la force ne servit à une heure plus critique le droit des peuples et l'avenir de la civilisation.

« ...Comme nos pères, nous savons que les idées, même les plus dominatrices de la force ont parfois besoin de la force. Elles n'ont pas tellement transformé le monde qu'il n'y plus rien à craindre pour elles. Il n'en faut que bons ceux de chaque race vivent amis et libres. Nombreux sont les peuples, et parmi les plus fiers de leur culture qui gardent à leurs foyers des familles captives et mutilées. Sont-ce là seulement les débris de la violence qui fit d'abord le monde et qui s'est éliminée lentement de la vie ? Sont-ce des pierres d'attente pour une violence toujours fertile en plans et prompte aux occasions ? Cela dépendra de l'énergie avec laquelle seront contenues les ambitions menaçantes. Comme les contemporains de la bonne Lorraine, nous ne consentirons pas à être faibles parce que le droit en souffrirait partout dans le monde. Et si quelque aigle, de la race à la faim célèbre, chassait jamais sur nos terres françaises, nous saurons, comme à Bouvines, le recevoir. »

« L'ODE A BOUVINES » ET LA « CANTATE »

L' « Ode à Bouvines » dont l'auteur, M. l'abbé Henri Devos, curé d'Esquerchin, se cache sous le pseudonyme de Henri de Lère, est ensuite récitée par Mlle de Brécy, de l'Odéon.

On applaudit beaucoup la charmante artiste, puis le Chœur « Lire XXX », qui exécuta impeccablement la cantate de M. Emile Legrand, musique de M. Oscar Petit que nous avons entendue déjà à Lille, vendredi soir.

Le programme de la matinée se trouve rempli dès lors et les autorités se rendent dans la propriété de M. Deheu, maire de Bouvines, où un banquet leur est offert.

LE BANQUET

La salle du banquet, construction en planches, érigée dans le parc, se remplit à midi et demie.

A la table d'honneur prennent place : MM. Franchet d'Esperey, Sarrauts, Crépy-Saint-Leger, Lyon, le général Deslontaines, Deheu, maire de Bouvines, le médecin inspecteur Lemoine, Hippolyte Lefebvre, Claude Cochin, le marquis de Tristan, l'intendant général Relel.

Divers discours sont prononcés par MM. Sarrauts, chef adjoint du Cabinet, qui porte le santé des divers personnages officiels présents et celle du Président de la République ; par MM. Crépy-Saint-Léger, président du Comité, Vancauwenberghe, président du Conseil général ; Lyon, recteur de l'Académie de Lille ; Lemoire, vice-président du Comité et Claude Cochin, député, dont la verve et l'esprit furent très goûtés.

LE THEATRE DE VERDURE

Dans le parc s'élevait, adossée à de grands arbres, qui le couvraient de leur frais ombrage, une estrade garnie de feuillage. La troupe de l'Odéon, qui y représenta « La Fille de Roland », le chef-d'œuvre épique d'Henri de Bornier, remporta un gros et légitime succès.

En étaient : MM. Grillitat, Chambreuse, Durgeat, Vargas, Coste, Bogar, Mathilton, Bertin, Bernen, Mlles Briey et Herland, qui furent très applaudis.

LA SOIREE

La fête champêtre qui suivit se prolongea fort avant dans la nuit, les sociétés de musique de Cysoing et de Bouvines, exécutèrent, en divers endroits du village, plusieurs morceaux de concert.

A la tombée de la nuit, les illuminations éclairèrent un spectacle bien divertissant, celui d'une multitude en liesse, dansant, chantant ou prostré dans l'admiration devant les fulgurants météores des feux d'artifice.

VIIe Congrès Fédéral des Groupes Espérantistes de la Région du Nord

Hier dimanche, la Fédération des Groupes Espérantistes de la Région du Nord tenait son VIIe congrès annuel, en notre cité, à l'Hôtel de Paris, place de la Gare.

M. Cotton, professeur à la Sorbonne, présidait cette importante manifestation.

Sur l'estrade avaient pris place, autour de M. Cotton : MM. Durieux, président de la Fédération ; Dehé, professeur à la Faculté des Sciences, secrétaire général du Groupe de Lille ; Waterlot-Lamblin, membre du bureau de la Fédération ; Mme Lemperreur, directrice du Lycée Fénelon.

Le premier, M. Cotton, prit la parole. L'éminent professeur souhaita la bienvenue à tous ceux qu'attire l'étoile espérantiste et en de chaudes périodes, démontra toute l'utilité, tous les bienfaits de la nouvelle langue internationale. Ses citations furent nombreuses et documentées et, certes, ce fut là une excellente propagande pour l'œuvre des groupes espérantistes.

M. Durieux, le distingué président de la Fédération, succédait alors à l'éminent conférencier. Avec juste raison, l'orateur, que nous jugeons comme le précurseur de la langue auxiliaire dans notre région, s'éleva contre les adversaires des espérantistes, qui, sans raisonnement, font la guerre à une invention géniale bien faite pour aider la marche du progrès.

Après quoi l'on proposa la ville de Bruay comme siège du congrès de 1913, mais le délégué espérantiste de cette localité, pour des raisons diverses, ne se rallie pas à cette proposition. La question fut donc réservée.

De leur salle de réunion les congressistes devaient se rendre à la mairie, où, selon le programme, une réception officielle leur était réservée, mais en raison des manifestations révolutionnaires, cette cérémonie n'eut pas lieu.

A une heure un banquet réunissait les membres du congrès et leur amis en l'un des salons de l'Hôtel Royer.

A la table d'honneur avaient pris place MM. Durieux, président ; Dependit-Commère, Tronquiez, Waterlot, R. Paillot, Cotton, Cauvin, Perreau, Godart, représentant le Préfet, Brackers d'Hugo, adjoint au Maire, et Mmes Lalaux, Tronquiez et Lemperreur.

Au dessert, des toasts furent portés, en espéranto, par MM. Durieux, Cotton, Merker, de Westphalie ; Peters, de Russie ; Pelleau, de Gand ; Pint-Bomel, de la République Argentine ; Quesle, professeur à Anzieux ; Waterlot-Lamblin, et en français, par MM. Godart et Brackers d'Hugo.

Puis, les congressistes se rendirent en Palais-Rameau, où ils visitèrent la superbe exposition de roses de la Société d'Horticulture du Nord, et où ils entendirent les magistrales exécutions du Cercle Berlioz.

Enfin, ils assistèrent, à 5 heures, en la salle des fêtes de l'Université, à un magnifique concert au programme duquel figuraient de talentueux artistes, et qui se termina par un bal.

DERNIÈRE HEURE

NOS DÉPÊCHES

L'assassinat de l'Archiduc

Comment se produisit l'attentat

Vienne, 28 juin.

On télégraphie de Sarajevo :

Lorsque l'assassin eut lancé dans la direction de l'archiduc héritier et de la duchesse de Hohenberg, une bombe que François-Ferdinand évita de la main, huit personnes ont été plus ou moins grièvement blessées : deux officiers d'ordonnance de la suite et six passants.

Quelques secondes plus tard, la duchesse apercevait Prinzic visant de son revolver l'archiduc-héritier ; elle se leva d'un bond, s'efforçant de protéger de son corps son mari.

C'est à 11 heures et demie que les deux époux ont succombé à leurs blessures. La police a eu quelque peine à arracher l'assassin des mains de la foule qui tentait de le lyncher.

Vienne, 28 juin.

La princesse de Hohenberg, blessée mortellement, a survécu quelques instants à la mort de son mari. Le meurtrier est arrêté, mais on n'a pu établir encore son identité. L'attentat a été commis dans une localité, près de Sarajevo, où les époux étaient descendus de voiture.

L'impression à Rome

Rome, 28 juin.

La nouvelle de l'assassinat de l'archiduc François-Ferdinand et de sa femme, la duchesse de Hohenberg, a causé à Rome une impression énorme.

L'archiduc François-Ferdinand n'était pas un ami de l'Italie ; sa femme, profondément inféodée aux conservateurs, le soupçonnait dans cette voie et le fortifiait autant qu'il était en son pouvoir dans cette antipathie contre la nation voisine.

On affirme même que les sentiments de l'archiduc François-Ferdinand avaient toujours été en contradiction avec ceux du vieil empereur François-Joseph. On lui attribuait, à tort ou à raison, des idées belliqueuses, car une guerre victorieuse avec l'Italie aurait pu lui permettre de placer sur la tête de sa femme, la couronne d'impératrice que la constitution autrichienne ne lui permettait pas de recevoir.

On sait, d'autre part, que la politique italophile du comte d'Aehrenthal et du comte Berchtold n'a pas eu de plus grand adversaire que l'archiduc héritier qui vient de succomber si tragiquement.

Toute la politique extérieure et intérieure de la double monarchie s'était d'ailleurs toujours ressentie de son intervention.

L'archiduc François-Ferdinand, marié morganatiquement en 1900 avec la comtesse Sophie Chotek-Chockow, faite ensuite duchesse de Hohenberg, laisse trois enfants : la princesse Sophie, née en 1901 ; le prince Maximilien-Charles, né en 1902, et le prince Ernest, né en 1904.

Guillaume II apprend la nouvelle

Berlin, 28 juin.

On mande de Kiel : La nouvelle du drame de Sarajevo, immédiatement transmise à l'empereur, qui assiste à la grande semaine navale, lui a causé une profonde impression.

Guillaume II était un grand ami de l'archiduc François-Ferdinand, auquel, tout récemment encore, il rendait visite au château de Konopischt, en Bohême. L'archiduc héritier devait, à son tour, se rendre prochainement en Allemagne, afin d'assister, aux côtés du kaiser, aux grandes manœuvres.

Dans ses rapports avec l'archiduc, Guillaume II s'était toujours appliqué à atténuer les susceptibilités que pouvait faire naître la position un peu délicate de l'épouse morganatique de François-Ferdinand. Le kaiser traitait d'égal à égal avec la duchesse de Hohenberg, sans tenir compte de l'étiquette de la cour de Vienne, qui la plaçait à un rang sensiblement inférieur à celui d'archiduchesse.

Une prédiction de Mme de Thèbes

Paris, 28 juin.

A l'occasion du drame qui s'est déroulé aujourd'hui à Sarajevo, il est assez piquant de rappeler que Mme de Thèbes, dans son almanach de cette année, avait, en quelque sorte, prédit la mort de l'archiduc François-Joseph. Nous lisons en effet, dans cet ouvrage, les lignes suivantes : Malheureuse Autriche ; et dire qu'à un moment le destin lui semblait favorable. Ici une page concernant les destinées de l'Autriche ; elle se termine en ces termes prophétiques touchant le sort de l'archiduc héritier) : Quant au drame que j'ai prédit, il est bien près d'être accompli ; rien ne peut arrêter le destin.

Sardanapale gagne LE GRAND-PRIX

M. POINCARÉ ASSISTE A LA CÉLÈBRE EPREUVE

Paris, 28 juin.

Le Grand Prix est peut-être l'événement le plus important... et le plus attendu de l'année.

Pour se rendre à Longchamp, tous les moyens de locomotion sont employés, le sapin démodé, l'autobus, le taxi-auto, la tapissière, le métro, les breaks automobiles, le bateau-mouche, l'auto de louage, tout est bon. Il « faut » aller à Longchamp ; on y va, même à pied. Et le Bois présente depuis ce matin un curieux aspect.

Des familles entières, depuis l'aube, ont choisi un coin, à l'ombre, où elles se sont installées. On a déjeuné de bonne heure. On regarde défiler les voitures et les belles madames.

Déjà la pelouse est mouvante comme une mer. Le pesage est envahi. Tout Paris, croirait-on, est là, frémissant d'impatience.

Les tribunes présentent un coup d'œil féerique.

A 1h30 heures, un remous se produit : c'est un piquet de la garde qui vient prendre position derrière la tribune d'honneur.

MM. Delannoy et Hennion prennent place au pied de l'escalier.

Le Président de la République arrive dans un élégant attelage de quatre chevaux, il est trois heures et demie.

Il est reçu par les ministres et longuement acclamé par la foule.

La course commence immédiatement.

Le Grand Prix de Paris a été gagné par « Sardanapale », appartenant à M. le baron Maurice de Rothschild.

Un peu après quatre heures et demie, le Président monte, avec Mme Poincaré, dans le deuxième acclamation.

De nouvelles acclamations saluent le Président, et la foule élégante retourne alors, dans les tribunes pour assister au départ de la cinquième course.

Les voyages forment LES MINISTRES

M. Couyba à Moutiers

Moutiers, 28 juin.

Aujourd'hui a eu lieu l'inauguration du chemin de fer de Moutiers à Bourg-Saint-Maurice. M. Couyba, ministre du Travail, représentait le gouvernement.

Au banquet populaire qui a eu lieu à Bourg-Saint-Maurice, le ministre du Travail a prononcé un discours tout empreint de patriotisme et d'idéal social. M. Couyba a fait un éloquent éloge de la Savoie dont, et l'on a pu dire ardemment qu'elle était changeante par suite de sa géographie. Il faut proclamer aujourd'hui que, sans rien oublier de ses qualités anciennes, elle demeure profondément française et démocratique, digne au plus haut degré des bienfaits incessants de la République. Parmi ces bienfaits, l'un des premiers est le progrès agricole, industriel et commercial qui se traduit par le développement des moyens de communication, des lignes de chemins de fer comme celle de Moutiers à Bourg-Saint-Maurice. Le ministre a parlé ensuite des questions qui sont à l'ordre du jour de l'opinion publique : la loi d'éducation laïque, loi de justice fiscale et de solidarité sociale. Il déclare notamment qu'il vient de donner des instructions au préfet pour faire procéder à la revision réglementaire des listes d'assurés de la loi des retraites ouvrières et paysannes. Un proverbe de ce pays, pourrait-il, dit qu'au pied des Alpes majestueuses les vallées savoisiennes sont si fécondes que si l'on jette le soir un bâton dans la prairie, le lendemain on ne le voit plus, tant l'herbe a grandi en une seule nuit.

« Ici, Messieurs, la République a planté son drapeau. Contrairement au proverbe, on le verra toujours, aussi bien des plaines verdoyantes que des montagnes neigeuses car il porte dans ses plis l'espoir des populations savoisiennes ».

M. Couyba a terminé son discours au milieu des applaudissements en levant son verre à la Savoie républicaine, à ses enfants, à ses idées.

Accident à un aviateur

Londres, 28 juin.

L'aviateur J. Hawkes a failli être victime d'un grave accident en voulant effectuer un looping the loop au-dessus de l'aérodrome de Brooklands. L'appareil ayant piqué de l'avant alla heurter un arbre.

On dégagea le pilote qui était indemne. L'appareil est forlement endommagé.

Une affaire d'espionnage

Nancy, 28 juin.

On sait qu'un jeune soldat du 69e d'infanterie, nommé Bauche, avait été accusé d'avoir livré divers renseignements intéressant la défense nationale. Bauche arrêté, a avoué qu'il avait remis plusieurs nouvelles cartouches de mitrailleuse à un horloger de Nancy.

DANS LA RÉGION

Cycliste contre auto à Beauvois-en-Cambrésis

Au lieu dit le Jeune Bois, hameau dépendant de la commune de Beauvois-en-Cambrésis, sur la route nationale de Cambrai à Le Cateau, un cycliste, venant de la direction de Bévillers, s'est jeté sur l'automobile de M. Achille Bélot, fabricant de tulles à Caudry, en voulant éviter un tramway.

Projeté avec violence sur la chaussée, le cycliste, un sieur Valéry Poulet, 38 ans, cordonnier, à Avesnes-les-Aubert, se fit de fortes contusions, notamment aux reins où il se plaint de vives douleurs.

Après avoir reçu les soins du docteur Bricout, de Beauvois, il fut reconduit à son domicile, à Avesnes-les-Aubert, dans l'automobile de M. Bélot.

Il a dû de suite s'aliter, mais son état ne semble pas alarmant.

LE SPORT

LES COURSES DE DOUAI

Un temps splendide a favorisé le carnaval des courses du dimanche 28 courant. Beaucoup de monde à la pelouse, aux tribunes et au pesage. Mention à la musique de l'Ecole d'artillerie, qui se fit entendre durant la réunion. Ceci dit, voici les résultats techniques :

1re course. — **Prix de Dorignies.** — Un pontiant, Sec Wolf.

2e course. — **Prix du Syndicat des Eleveurs.** — Trot monté ou attelé. — 1er, Jolette, à M. Verriest ; 2e, Hossegor, à M. Beauvois ; 3e, Kimono.

Pari mutuel : Pesage : g. 34.50; 1er pl. 12 ; 2e p. 9.50. Pelouse: g. 36.50; 1er p., 14.50; 2e p., 9.50.

3e course. — **Prix d'Eté.** — Steeple-chase militaire. — 1er, Sens-Souci, à M. Perreau, capitaine au 11e d'artillerie, 2e, Red Field, à M. Olivé, lieutenant au 12e d'artillerie.

Pari mutuel: Pesage : g. 13.50; 1er p. 7 fr.; 2e p., 8 fr. Pelouse : g. 13 fr.; 1er p., 7.50 ; 2e, 8 fr.

4e course. — **Prix du Syndicat des Eleveurs.** — Trot monté ou attelé.

1er, Hossegor, à M. Beauvois ; 2e, Jolette, à M. Verriest.

Pari mutuel : Pesage : g. 10.50; 1er p., 6 fr. 50; 2e p., 7.50. Pelouse : g. 13 fr.; 1er p., 7.50; 2e p. 8 fr.

5e course. — **Steeple-Chase militaire, 3e série.**

1er, Egidius, à M. de Roncy, sous-officier au 9e cuirassiers ; 2e, Degingandée, à M. de Cussy, lieutenant au 9e cuirassiers.

Pari mutuel : pesage, gagnant 118 ; 1er p., 21 ; 2e, 30.50.

Pelouse : g., 76 ; 1er p., 24.50 ; 2e p., 56.

6e course. — **Prix du Syndicat des Eleveurs,** trot monté ou attelé.

1er, Hossegor, à M. Beauvois ; 2e, Jupiter, à M. Lévy.

Pari mutuel : pesage, g., 9,50 ; 1er p., 8,50 ; 2e p., 17,50.

Pelouse : g., 9 ; 1er p., 7 ; 2e p., 13.50.

7e course. — **Prix de la Ville de Douai.**

1er, See-Wolf, à M. Dare ; 2e, Moka VI, à M. Raoul ; 3e, Single, à M. Dubeep-Singh.

Pari mutuel : pesage, g., 64.50 ; 1er p., 20.50 ; 2e, 12.50 ; 3e p., 15.

Pelouse : g., 61 ; 1er p., 18.50 ; 2e p., 20,50; 3e p., 19.50.

8e course. — **Prix de la Pelouse.**

1er, Epi, à M. Beauvois ; 2e, Tonny-Wilkas, à M. Verriest.

Pari mutuel : pesage, 36,50 ; 1er p., 13.50; 2e, 9.50.

Pelouse : g., 46 ; 1er p., 16 ; 2e p. 9.

COURSE CYCLISTE A DOUAI

Le Cyclo-Club Douaisien a fait disputer dimanche une course de 30 kilomètres sur la classique route de Douai à Gavrelle. En voici les résultats :

Juniors. — 1er, Emile Carpentier, de Guesnain, en 57' ; 2e, Hiot, de Waziers ; 3e, Foveau, de Guesnain ; 4e, Dormard, de Guesnain ; 5e, Vanacker ; 6e, Wacquez, de Douai ; 7e, Ghyselinck, de Gœulzin ; 8e, Ségolle ; 9, Caron, de Douai ; 10e, Lebocey de Waziers ; 11e, Jonter, de Douai.

Seniors. — 1er, Lefebvre, de Lens, en 54' ; 2e, Longin, de Lille ; 3e, Ghyselinck, de Guesnain ; 4e, Vanacker, d'Arras ; 5e Reischhusek, de Thumeries.

Feuilleton du 29 Juin 85

Cocorico

Grand Roman Patriotique

DE

R. FLORIGNI ET CH. VAYRE

— Tu as raison. Mais toi qui sais tout, tu n'ignores pas que nous sommes actuellement plus de deux cent mille Allemands à Paris, dont beaucoup se sont passés pour Alsaciens et Lorrains, et que tous tant que nous sommes nous n'attendons que la déclaration de guerre pour servir la grande patrie allemande à notre manière. Nous connaissons le fort et le faible de bien des familles, comment il faut s'y prendre pour empêcher nos bons amis de vider leur coffre-fort. Tu verras... tu verras... laisse faire... Eric Bauer... Les deux cent mille patriotes qui sont à Paris sauront se débrouiller.

Eric Bauer, amusé, répondit :

— Je m'explique à présent pourquoi tu es ici.

— Et toi, interrogea Hans Gruber, n'es-tu pas des nôtres et n'as-tu pas les mêmes idées ?

— Chacun sert son pays comme il peut. Toi tu vous prendre l'argent des Français, moi je leur prends leur confiance en eux-mêmes, en leurs chefs, en leur gouvernement. Je prépare la guerre civile, qui, selon moi, rendra plus de services à notre pays que les brigandages que tes amis et toi vous préparez. Je sème la discorde et la haine.

Hans Gruber haussa les épaules.

— Tu es plus patriote que moi, avoua-t-il, et tu mérites mieux que moi de notre chère patrie. Mais quoi ! Ainsi que je te disais, chacun fait ce qu'il peut. Ah ! si je trouvais d'autres moyens de me rendre utile, je n'hésiterais pas... Malheureusement, je ne vois rien que je puisse faire ! ...

— Qui sait ? murmura Eric Bauer rêveur.

Puis brusquement :

— Mon cher compatriote, puisque le hasard nous a mis en présence, ne croyez-vous pas que nous ferions bien de fêter cette heureuse rencontre en dînant ensemble ?

— Je n'oserais pas vous le proposer.

— Alors, vous acceptez, c'est parfait. Venez, je vais justement là un petit restaurant avec cabinets particuliers au premier étage. Nous serons tout à fait bien pour causer.

Eric Bauer et son compagnon entrèrent au « Chien qui fume », vieux restaurant de la rue Bolivar.

Ils s'installèrent au premier étage, dans un petit salon assez propre, meublé de plusieurs tables